

venir.

MARCEL ARLAND

L'auteur de *L'Ordre*, qui obtint le prix Goncourt il y a deux ans, a de très peu dépassé la trentaine. C'est un des écrivains les plus « représentatifs » — comme l'on dit — de sa génération. Il vient de publier cette année un volume d'*Essais Critiques* où, en particulier, une étude sur André Gide fit un certain bruit. Parmi les jeunes écrivains de son âge, il en est peu qui soient aussi attentifs, aussi prêts à comprendre par la sympathie les hommes et les idées qui leur sont le plus étrangers, aussi sincères et aussi droits.

Nous sommes allés le voir dans la propriété où il habite, en un des coins les plus délicieux de la vallée de la Seine, au delà de Mantes.

— Ce dont il faut se rendre compte, nous dit d'abord Marcel Arland, c'est le désarroi total dans lequel se trouvaient les jeunes gens de vingt ans, immédiatement après la guerre. On ne peut en certains d'entre nous croire devoir prendre aujourd'hui envers les maîtres qu'ils s'étaient donnés. Encore une preuve de la fin de l'après-guerre !

— Gide ?

— Eh oui ! Gide ! C'est un des deux hommes qui aient eu sur moi la plus profonde influence, l'autre étant Barrès. Pourtant, il m'a toujours gêné par quelque chose de faux, de peu naturel. Je me souviens que dans l'une des premières lettres qu'il m'écrivit, il me disait : « Avec vous, on ne sait sur quel pied danser ». On pouvait lui répondre : « Pourquoi danser ? » C'est un acteur magnifique, mais un acteur.

— C'est assez mon avis.

— J'ai, pour lui, une très grande admiration, mais il ne peut plus me parler comme il m'a parlé. Pour les gens de mon âge, il a représenté tant de choses, la libération surtout : Gide a été la délivrance.

— En somme pour vous, c'est un passé splendide, mais du passé.

— Oui, je pense pouvoir m'exprimer maintenant sur lui avec la plus grande impartialité et la plus grande justice. C'est ce que j'ai essayé de faire avec mon étude sur lui. J'aurais peut-être été plus dur il y a trois ou quatre ans. Je sais mieux aujourd'hui ce qu'on lui doit, et ce qui lui manque. Son exemple a été mauvais en ce sens que les écrivains se sont habitués à ne trouver matière à œuvre d'art que dans l'étrange et l'anormal, sinon tout simplement le mal.

— La littérature d'après guerre, d'après vous, aurait surtout à se reprocher, par conséquent, son goût du déséquilibre.

— L'après-guerre a été le déséquilibre, d'abord réel, pitoyable, puis exploité. Tout cela est fini, et j'espère un retour à l'équilibre.

Mais l'équilibre peut-il facilement être atteint ? C'est une autre question, et nous ne sommes sûrs de rien. Il nous reste à l'espérer et à y travailler autant que nous le pouvons.

(A suivre.)

Robert BRASILLACH.

Candida 10 Sept 31